

L'information : entre la parole et l'écrit¹

Didier VAUDENE²



■ Le mot **information** renvoie tantôt à des traces supposées « porter » un « contenu », et tantôt aux « contenus » supposés « portés » par ces traces. Le mot *information* couvre donc un **glissement** qui a pour effet de suggérer implicitement l'identification des traces et de leurs « contenus » supposés. Ce sont ces traces que nous inscrivons et lisons comme des **écritures** destinées à recouvrir complètement les machines informatiques et leurs technologies. Or, les traitements informatiques portent sur l'établissement et l'automatisation de rapports entre ces écritures (ces traces), indépendamment du « contenu » qu'un sujet peut éventuellement y déchiffrer ou y reconnaître relativement à telle interprétation ou telle habitude de penser. Sous couvert de parler d'informatique et d'informatisation, c'est l'une des facettes de notre propre rapport à l'écriture que nous (re)découvrons.

L'outil informatique

L'informatique peut être réduite à son versant technologique, et comprise comme une sorte de machinerie perfectionnée installée dans un rôle purement instrumental. La chute considérable des coûts matériels a soudainement favorisé sa large diffusion, et son développement rapide dans les domaines d'application les plus variés a progressivement imposé sa présence, certes à des degrés divers, dans notre paysage quotidien. Mais cette accoutumance si rapide n'est-elle pas surprenante, la manifestation d'une étrange familiarité dans ce qu'on tient pourtant à désigner comme une radicale nouveauté ? L'informatique ne serait-elle pas le fruit d'un savant mélange de neuf et d'ancien, portée d'autant plus aisément par des technologies nouvelles, complexes, et ne cessant d'évoluer, qu'elle cheminerait selon des voies gravées depuis longtemps, certaines, peut-être, oubliées, enfouies ou effacées ?

Pour l'utilisateur, l'informatique est d'abord comprise comme un *outil* qui permet l'automatisation de certaines opérations, qui offre des possibilités de mémorisation accompagnées de diverses fonctions de consultation et de traitement. A cet égard, les problèmes sont techniques, puisque les machines sont matérielles : capacités de mémorisation, puissance de traitement, équipements périphériques, investissements financiers, coûts de développement du logiciel, etc. Sans oublier, pour les utilisateurs, l'acquisition des modes d'emploi et le dépassement de mille tracasseries inhérentes aux machines complexes. Les technologies sont incontestablement nouvelles, et, pour une grande part, les rouages, les picots, les échappements et les ressorts ont déserté cette sorte de machinerie.

Mais, quand nous utilisons effectivement un ordinateur, que devons-nous vraiment savoir de ses composants et de leur technologie ? Très peu, le moins possible, et, idéalement, rien. Par conséquent, les représentations, les modèles et les manières de parler relatives à l'utilisation de l'informatique se construisent et s'élaborent sur le principe de l'élimination de toute référence technologique concrète. Que reste-t-il donc d'une machine informatique lorsqu'on est parvenu à éliminer toute référence à ce qui fait d'une telle machine ce qu'elle est ? Rien que des **écritures** et des **opérations appliquées à des écritures** : nous abordons et nous pensons l'informatique *depuis* et *avec* l'écriture. Ainsi, sur le plan des principes, nous pouvons expliquer et comprendre tout traitement informatique en le réduisant à un enchaînement d'opérations élémentaires s'appliquant sur des écritures. A proprement parler, nous ne *voyons* pas la machine. Mieux, c'est parce qu'il est possible de ne pas voir la machine que nous pouvons nous en servir comme d'un outil. Quand nous disons que l'informatique est un outil, nous disons : l'outil doit disparaître et s'effacer pour laisser place à son usage. Aussi le vocable d'outil laisse-t-il dans l'ombre une double réduction : d'une part, la réduction de la machine

1. Publié dans *Le Droit, l'informatique et l'arbitraire*, Publication de la Sorbonne, Paris, 1991. Actes du colloque organisé par Pierre Legendre qui s'est tenu en Sorbonne le 7 décembre 1989. .

2. Université Pierre et Marie Curie (Paris 6), 4 place Jussieu, F-75252 PARIS CEDEX 05 (didier.vaudene@upmc.fr).

elle-même à des écritures et à des opérations d'écritures, réduction qui permet d'oublier la machine ; et, d'autre part, la réduction de tout domaine potentiel d'application à des écritures et à des opérations d'écritures, réduction qui permet aux domaines d'applications les plus divers d'être, finalement, réductibles aux mêmes machines.

L'écriture joue donc un rôle médiateur majeur, d'un côté, parce qu'elle permet aux utilisateurs de ne jamais voir les machines en tant que telles, et, d'un autre côté, parce qu'elle gomme la diversité des domaines d'application. En ce sens, le rôle médiateur de l'écriture consiste à permettre aux deux partenaires de s'ignorer mutuellement, tout en les articulant l'un à l'autre dans la mesure, précisément, où ils s'ignorent mutuellement. L'écriture, indissociablement, sépare *et* relie.

Le mélange des écritures

Le vocable *nouvelles technologies* fait donc écran, car s'il est incontestable que le développement de l'informatique dépend de nouveautés technologiques récentes, il n'en reste pas moins que ces nouveautés ne sont d'aucun secours ni d'aucune aide dans la très grande majorité des situations où l'informatique est comprise comme un outil, car ces nouveautés sont précisément conçues pour être réductibles, du moins au plan des principes, à des écritures et à des opérations d'écritures. Il y a donc bien, d'un côté, une histoire des techniques, dont les nouvelles technologies sont l'un des maillons, mais il y a aussi, d'un autre côté, une *très ancienne nouvelle technologie* : l'écriture. Ainsi comprend-on mieux que des nouveautés technologiques récentes se diffusent aussi rapidement, pour la simple raison qu'il n'est nullement nécessaire de les comprendre pour s'en servir, puisqu'on ne les voit pas, dès lors qu'elles sont soigneusement enveloppées dans la *technologie de l'écriture*. Le développement de l'informatique s'inscrit alors aussi dans une tradition très ancienne, conservée par le biais des calculs, par exemple, lesquels sont antérieurs, dans l'Antiquité, à la démonstration des premiers théorèmes d'arithmétique, c'est-à-dire à la logique et à l'avènement des mathématiques. De quoi parlons-nous alors, bien souvent, quand nous parlons d'informatique, d'informatisation, d'ordinateurs, de nouvelles technologies, de traitements d'information, etc. ? Nous ne parlons ni de traitements d'information, ni de nouvelles technologies, ni d'ordinateurs, ni d'informatisation, ni même d'informatique, car nous parlons de notre rapport à l'écriture, du rapport entre le savoir et l'écriture, et du rapport entre le monde et l'écriture.

L'informatique nous invite ainsi à dépoussiérer, si besoin est, certaines évidences concernant l'écriture, dont l'usage nous est si familier. Laissons de côté les variétés morphologiques associées aux différents systèmes d'écriture, pour ne retenir que l'écriture latine qui se présente, la plupart du temps, sous la forme d'une juxtaposition linéaire de traces discrètes séparées les unes des autres, au moins potentiellement, par des intervalles. Il est couramment admis que l'écriture est d'abord utilisée en liaison avec le langage : c'est une sorte d'ingénieux procédé graphique permettant d'enregistrer la parole, à la manière d'un archaïque magnétophone. Toutefois, de même que le *sens* d'une parole ne consiste pas dans les compressions sonores produites par la personne qui la prononce, le *sens* ne consiste pas non plus dans les écritures grâce auxquelles ces compressions sonores sont, en quelque sorte, graphiquement enregistrées. A cet égard, les écritures sont secondes, et demeurent asservies à la parole. Et, de même que les compressions sonores sont des sortes de traces décelables par l'organe perceptif de l'ouïe, les écritures sont, elles aussi, des traces décelables par un organe perceptif approprié, la vue. Il s'en faut cependant de beaucoup qu'on passe des unes aux autres au moyen d'un banal transcodage.

Cependant, les écritures qui interviennent en informatique ne sont pas celles-là. La différence ne tient pas au graphisme apparent, puisqu'au contraire, tout est conçu pour que les formes soient partout les mêmes. On pourrait presque dire : les écritures grâce auxquelles nous enveloppons les machines, celles qui permettent d'oublier ces machines et leur technologie, celles que nos yeux perçoivent quand nous sommes installés devant l'écran d'une machine, celles-là viennent directement du réel. En quelque sorte, ces écritures-là affleurent à la surface du réel auquel elles adhèrent, comme si elles étaient directement formées par les plis du réel, ou, plus exactement, par un réel spécialement plié et contraint à cet effet. Les technologies mises en oeuvre dans les machines informatiques, sont des procédés pour plier le réel de telle manière que les plis obtenus affleurent sous la forme d'écritures et d'opérations d'écritures. En ce sens, ces écritures sont comparables aux compressions sonores que nous produisons lorsque nous parlons, pliant l'air aux contraintes que lui imposent les différents muscles et organes qui concourent à la phonation. Ces écritures, qui interviennent en informatique, sont à double face : d'un côté, elles sont tournées vers le réel qu'elles permettent d'oublier et dont elles sont l'empreinte, le moulage, ou l'affleurement ; elles montrent ce réel, mais plié dans la forme qui le

voile, car, d'un autre côté, il s'agit d'écritures que rien ne distingue, quant aux apparences, des autres écritures. Ce sont ces écritures à double face que nous voyons s'afficher à la surface des écrans des machines informatiques.

Les écritures comprises comme un enregistrement de la parole ne sont pas les mêmes que les écritures comprises comme un affleurement du réel. Certes, rien ne les distingue quant à la forme apparente, mais elles n'ont pas la même « valeur », elles n'ont pas le même statut, et ne sollicitent de notre part ni les mêmes lectures, ni les mêmes interprétations. Dans le premier cas, la parole est en place médiatrice première, et les écritures ne sont que secondes : elles enregistrent le discours, mais elles ne valent que pour lui. Dans le second cas, ce sont les écritures qui sont en place médiatrice première, et le discours qui vient les déchiffrer est en place seconde.

Un rêve ancien

Placer la parole en position médiatrice première, c'est *parler le monde*, c'est-à-dire recueillir le monde comme discours. Mais le monde n'est pas discours, de sorte que le monde doit être *oublié dans* le discours qui parle le monde. Quand, ensuite, on enregistre ce discours dans l'écriture, ce n'est pas exactement le discours qu'on enregistre, car le sens d'un discours ne consiste en aucune trace décelable : le sens de ce discours, à son tour, doit être *oublié dans* la trace audible (les compressions sonores) ou inscrite (les écritures). Ainsi, ce qui vient s'inscrire dans les écritures n'est ni le monde ni le discours, mais le monde déjà oublié dans le discours, et le sens du discours déjà oublié dans les traces. Par ce chemin, le monde n'advient comme signifiant audible ou lisible qu'à la suite de deux oublis.

Placer les écritures en position médiatrice première, c'est *écrire le monde*, c'est-à-dire recueillir le monde comme écriture. Mais le monde n'est pas écriture, de sorte que le monde doit être *oublié dans* l'écriture, et l'écriture est alors une manifestation du monde. Plier le monde à l'écriture, c'est oublier le monde dans l'écriture pour recueillir le monde comme écriture : quelque chose du monde ne passe pas dans ces écritures. Si ces écritures ont un sens, celui qu'on cherche à déchiffrer lorsqu'on lit ou lorsqu'on commente ces écritures, alors ce sens est le quelque chose du monde qui ne passe pas dans l'écriture. Ce quelque chose demeure en *réserve* dans les « blancs » de l'écriture qui le recueille. Les écritures, en ce sens, sont bien *discrètes*.

Les écritures ne sont pas les mêmes dans les deux cas, c'est-à-dire : le chemin entre le monde et l'écriture n'est pas le même dans les deux cas. La différence des chemins ne donne lieu à aucune distinction typographique apparente ; la différence réside seulement dans la manière de lire les écritures, c'est-à-dire dans la manière de référer les écritures *à ce qui n'est pas écriture*. Le chemin qui passe par le discours, celui où on parle le monde, donne prise à la séparation de la forme et du sens, parce que le sens doit être *oublié* pour se manifester comme traces décelables, audibles ou lisibles, quoiqu'il ne consiste en aucune de ces traces. C'est aussi ce chemin qui donne prise à une logique de la forme, et aux raisonnements dont elle règle l'exercice. On raisonne sur la forme, parce que le sens ne consiste en aucune trace décelable. La *venue à la forme* est alors un préalable, c'est-à-dire : l'oubli du sens dans la forme est le préalable d'un savoir lié à la forme.

L'autre chemin, dans lequel les écritures sont l'affleurement d'un monde plié ou choisi à cet effet, n'est pas une invention de l'informatique. Ainsi, par exemple, depuis le XVII^{ème} siècle, les sciences expérimentales empruntent ce chemin : recueillir une mesure, c'est d'abord recueillir le monde comme écriture. L'interprétation éventuelle de ces écritures selon la quantité et le nombre ne vient qu'au second temps. L'idéal de ces sciences est la prédictivité, c'est-à-dire la possibilité de produire, au moyen d'un calcul, les écritures qui seront les mêmes que celles qu'on recueillera. Le modèle n'est donc pas le modèle du monde ou de l'un de ses fragments, mais le modèle d'un monde préalablement plié à l'écriture. D'où le rêve des sciences positives d'un monde qui serait ultimement réductible à l'écriture. Mais le monde n'est pas écriture, et le monde n'est recueilli comme écriture que *déjà oublié*. Si le monde peut être recueilli comme écriture, alors quelque chose du monde ne passe pas dans l'écriture.

C'est ce rêve qui a modelé, et qui continue de modeler, nombre d'aspects de notre modernité, certaines idées qui sont devenues quotidiennes et évidentes, ou certaines emprises dont nous ne voyons pas toujours les tenants et les aboutissants, comme l'emprise de l'objectivité, de la quantité, et du nombre. Le rêve d'un tout-calculable, d'un tout-positif, d'un tout-quantifié, d'un tout-objectif, est d'abord le rêve d'un tout-écriture où la parole est seconde. Ce rêve était encore un horizon lointain, tant il fallait d'instruments intermédiaires pour plier le monde aux écritures recueillies sur le cadran des appareils d'observation. Mais, installons-nous pour travailler sur une machine informatique : le rêve est atteint. Pour la première fois, peut-être, nous

touchons du doigt et des yeux des dispositifs qui nous dispensent de distinguer le monde et les écritures. Pour la première fois, peut-être, des machines soigneusement agencées à cet effet ressemblent à ce point au rêve d'un tout-écriture, qu'on les utilise d'autant mieux qu'on parvient à les oublier dans les écritures et les opérations d'écriture auxquelles on les réduit. Dans le paysage de notre modernité positive, l'informatique prolonge et accomplit, certes de manière fragmentaire, le rêve ancien d'un monde qui se plierait directement à l'écriture, sans le détour préalable d'un discours qui aurait déjà parlé le monde. Sous couvert d'informatisation et de nouvelles technologies, c'est-à-dire sous couvert de mettre en oeuvre l'outil informatique, c'est aussi de ce rêve qu'il s'agit.

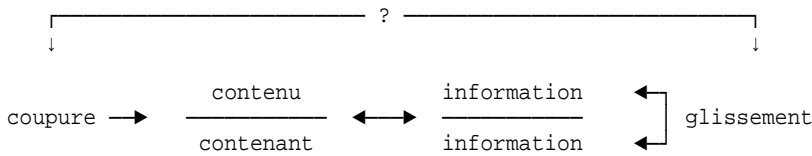
L'information, le glissement

Il y a donc, au moins, deux chemins d'écriture. Les écritures sont liées au chemin qui leur donne lieu, mais rien ne permet de distinguer concrètement les unes et les autres. Rien ne trahit la différence de leur origine. Rien ne trahit qu'elles cèlent en leur réserve discrète un oubli qui n'est pas le même. Les oublis se confondent, et paraissent indiscernables. Nous n'avons pas assez de formes. D'ailleurs, le mot *écriture*, qui n'est guère utilisé dans la turbulence des nouvelles technologies, oublié, effacé, ou expulsé d'une fébrilité dont il est cependant l'une des pièces maîtresses, reste en réserve dans un autre mot désormais omniprésent. On ne dit pas : *traitement [automatique] des écritures*, mais : *traitement [automatique] de l'information*. Il y a, au moins, deux chemins d'écriture, mais il n'y a qu'un seul mot : information.

L'*information* a progressivement envahi le discours quotidien, au point de devenir un passe-partout dont nous aurions la plus grande peine à nous passer dans mainte circonstance, dès que l'informatique est directement ou indirectement présente, par exemple. Mais, bien plus généralement, depuis quelques années, nous « voyons » de l'information partout. Qu'en était-il auparavant ? Était-elle déjà là, quoiqu'on ne la décelât pas ? *Information* n'est pourtant pas un nouveau mot récemment échappé d'un jargon bâti en toute hâte pour étayer l'expansion des *nouvelles technologies*. Seul semble récent l'usage, lié à la physique, relatif à la *théorie du signal et de l'information*. L'acception juridique n'a pas varié (*ouvrir une information contre X*, par exemple), ni celle, plus large, de renseignement ou d'événement qu'on porte à la connaissance de quelqu'un (*les informations données à la radio*, par exemple). Le verbe *informer*, emprunté au latin *informare*, signifie originellement *donner une forme*, d'où, au sens philosophique, *donner une forme, une structure, une signification*, et, par extension, *réaliser dans une forme sensible*.

Tout paraît normal. Le mot est sagement installé à sa place dans le dictionnaire. L'extension récente de son usage n'a guère modifié les acceptions plus anciennes. Pour une première part, cette extension provient sans doute de la multiplication des sources d'information, du développement des moyens de diffusion associés, et des formes de communications qui s'ensuivent dans un contexte social et économique de plus en plus complexe. Pour une seconde part, cette extension provient de son usage dans les sciences expérimentales, en liaison avec la *théorie de l'information*, et dans les technologies qu'elles autorisent : aussi bien en physique et en biologie, par exemple, qu'en informatique ou dans les technologies de la communication. Enfin, pour une troisième part, certaines formes d'interactions sont comprises comme des échanges d'informations, aussi bien dans les sciences humaines que dans l'analyse des organisations (systèmes d'informations au sens large), par exemple, tandis que sont étudiés, ou ré-étudiés, des *gisements d'information* : archives, documents, sites archéologiques, etc. Peu de domaines sont à l'abri de ce vent de sable abrasif.

Même si le mot *information* porte en lui un écho d'objectivité, déjà confirmée ou seulement souhaitée, rien ne nous assure cependant qu'il appelle toujours le même concept. La difficulté ne réside pas dans le fait qu'un mot puisse avoir plusieurs sens ; le contexte, en principe, lève l'indétermination. Mais on peut se demander si l'omniprésence du mot *information* ne provoque pas un effet légèrement fascinant, et peut-être même silencieusement incantatoire, qui distrait notre vigilance quant aux *glissements de sens* qu'un usage trop répandu peut contribuer à couvrir. Tantôt le mot *information* renvoie à des *contenus*, et c'est l'information au sens d'un renseignement ou d'une signification ; mais tantôt le mot *information* renvoie aux *contenants*, et c'est l'information au sens de traces concrètement décelables (par exemple, des compressions sonores dues à la phonation, ou des écritures), lesquelles sont beaucoup plus proches de l'information physique telle qu'elle intervient en théorie du signal ou en informatique :

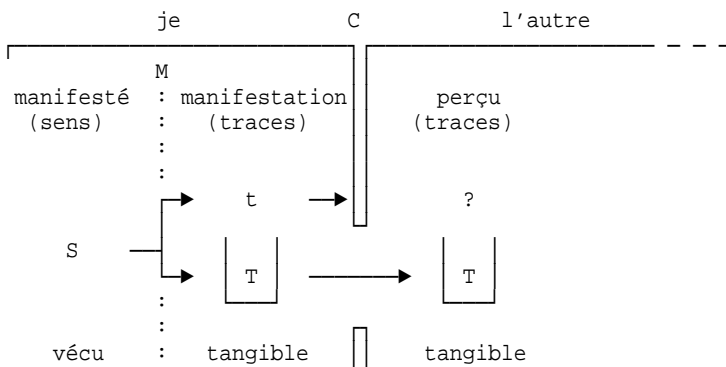


La métaphore habituelle du *contenant* et du *contenu* (le contenant contient son contenu) pré-suppose une coupure qui distingue contenant et contenu et régit leur rapport, de même qu'une coupure distingue le *signifiant* et le *signifié* tout en régissant leur rapport (le signifiant signifie son signifié) ; il en est de même pour la *forme* et le *fond*. Dans le domaine linguistique, par exemple, il ne viendrait à personne l'idée de confondre le *signifiant* et le *signifié*, lesquels sont irrémédiablement séparés, et réputés ne pas être de *même nature*. Quelle que soit l'acception précise des mots *contenant* et *contenu*, l'usage extensif du mot *information* autorise un glissement entre deux acceptions qui se déterminent mutuellement dans la coupure qui régit leur opposition. Il est difficile d'admettre qu'un mot si fréquemment utilisé, à la mesure, sans doute, de l'évidence qui semble légitimer son usage, recouvre une sorte de contradiction admise qui autorise le flottement entre des termes qui sont aussi opposés l'un à l'autre que le *vrai* et le *faux*, ou la *lumière* et l'*ombre*, par exemple.

Nous ne sommes pas en présence d'un glissement entre deux sens voisins, puisqu'il y a opposition entre contenant et contenu. Nous ne sommes pas non plus en présence de différents usages d'un même mot dans des discours différents. De sorte que, d'un côté, on affirme la coupure entre contenant et contenu, tandis que de l'autre côté, il semble qu'on puisse franchir cette coupure, comme si elle n'existait pas, et identifier les termes qu'elle oppose grâce à un glissement inaperçu couvert par l'usage admis. Ce glissement ne laisse pas d'être surprenant, puisqu'il concerne un mot particulièrement présent et difficilement contournable dans le discours courant actuel. Ne serions-nous donc pas en présence, non pas d'une sorte d'erreur à éliminer, mais au contraire d'un *montage* finement ajointé et destiné à produire un effet attendu ?

Sens, trace, interprétation

Le sens, avons-nous dit, doit être oublié dans les traces décelables auxquelles il donne lieu. Essayons d'esquisser cela par le biais de schémas simplifiés. Si le sens ne consiste proprement en aucune trace décelable (sonore ou écrite), c'est parce que le sens est effectif, c'est-à-dire, de manière imagée, qu'il est *vécu* (ou *éprouvé*) :

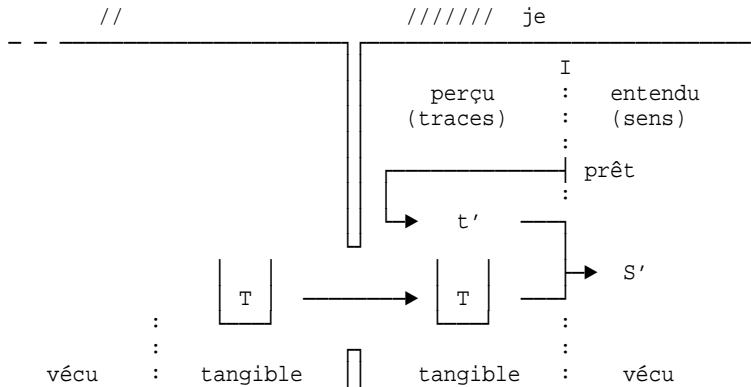


Plus nous tentons de rendre explicite le sens des mots, des expressions, et des phrases, plus nous utilisons d'autres mots, d'autres expressions, et d'autres phrases pour tenter de l'approcher. Plus le but semble proche et évident, et plus il se dérobe. Le sens, en tant que vécu ou éprouvé, n'est pas épuisable dans l'explicite, et reste *irréductible* à son déploiement dans les mots, et, *a fortiori*, dans des traces décelables. Quand *je* parle, *l'autre* ne *perçoit* ni sens ni signification, mais seulement des traces (sonores ou écrites) T qui lui sont parvenues. Le sens, en tant que tel, ne passe pas la séparation C entre *je* et *l'autre*.

Le sens S que *je* vit ou éprouve quand *je* parle n'est pas la trace T par quoi ce sens se *manifeste*. Le passage M du sens vécu à la trace tangible T se comprend comme une *manifestation*. Il se peut même que *je* s'interroge : que voulait *je* dire ? Nous disons que le sens se manifeste, sinon, il serait là, présent *en tant que trace*, sans devoir préalablement se manifester pour nous toucher. Dire que le manifesté reste en réserve, c'est dire que le manifesté n'est d'aucune manière épuisable comme trace. Non parce que telle trace particulière serait manquante, ni non plus parce que les traces seraient inadéquates, ni même parce que l'épuisement n'advierait qu'à l'horizon d'un infini hélas inatteignable. Le manifesté demeure en réserve, car il n'est pas, lui-même, trace.

Le schéma suggère un peu plus, à savoir que le manifesté demeure en réserve *dans* sa manifestation. En ce sens, « tout » se passe comme si cette réserve maintenue donnait lieu à des **traces indécélables indissociables des traces décelables** : « tout » se passe comme si la manifestation M du sens S était **scindée** en traces décelables T et en traces indécélables t. Mais, tandis que les traces décelables T franchissent la barrière C entre *je* et *l'autre*, les traces indécélables t *ne passent pas*.

Plaçons-nous de l'autre côté de la barrière C : les rôles s'inversent. C'est maintenant *je* qui écoute ce que *l'autre* dit. Que perçoit *je* ? Seulement les traces décelables T (sonores ou écrites). Il revient donc à *je* de reconstituer hypothétiquement, à partir des traces décelables T, « ce » qui n'a pu franchir la barrière C :



En tant que telles, les traces perçues T sont inefficaces quant au sens : *je* n'entend rien si *l'autre* parle dans une langue que *je* ne connaît pas. L'effectivité d'une langue n'est pas non plus réductible à des substitutions de traces ou à des règles d'enchaînement portant sur ces traces : dans une langue qu'on ne connaît pas, remplacer chaque mot (en tant que trace) par la définition (en tant que suite de traces) qu'en donne un dictionnaire rédigé dans cette même langue, ne produit pas d'effet de sens, puissions-nous substituer *ad infinitum*. L'effectivité d'une langue n'est pas réductible à des opérations relatives à la forme.

Puisque « tout » se passe comme si le sens original se manifestait de manière scindée en traces indécélables indissociables des traces décelables, « tout » se passe comme si *je* devait *prêter* à *l'autre* une manière d'entendre les traces indécélables, afin qu'en ré-associant les traces indécélables t' « perçues » aux traces décelables T perçues, ces traces *fassent sens*, un sens possible et reconstitué S' qui soit alors vécu (ou éprouvé) par *je*. Aussi l'oubli du sens dans les traces décelables a-t-il pour corrélat ce *prêt*, et la manifestation scindée a-t-elle pour corrélat une *interprétation effective* qui, grâce à ce prêt, reconstitue un sens vécu. Il y a nécessairement interprétation des traces décelables parce que le sens ne s'épuise ni ne se déploie complètement dans les traces décelables.

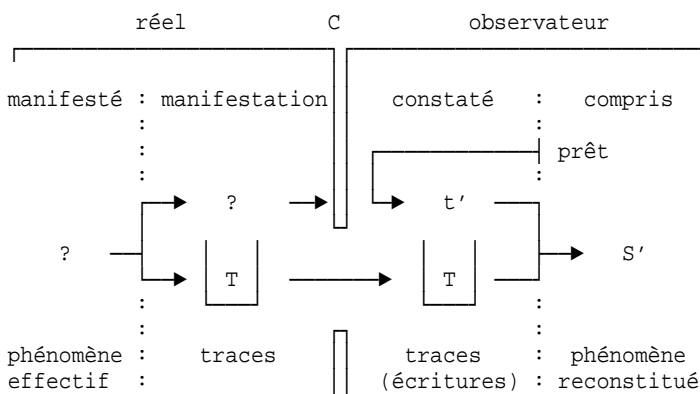
Outre une pratique effective de la langue, le *prêt* comporte de multiples suppositions concernant *l'autre*, un savoir relatif au contexte du dialogue, etc. En bref, et de manière imagée, l'interprétation *remplit les blancs* (traces indécélables) qu'elle décèle « dans » les traces décelables perçues. Toutefois, sur le plan des principes, *je* ne peut savoir ultimement si ce qu'il a reconstitué comme sens est bien « le même » que celui vécu par *l'autre* tandis qu'il parlait. A moins de paralyser tout dialogue, *je* doit tôt ou tard **décider**, c'est-à-dire trancher dans l'indétermination, pour **juger** qu'il a bien « entendu » ce que *l'autre* « voulait dire ». Si, dans bon nombre de circonstances, l'indétermination ne se présente pas de manière si radicale, nous sommes pourtant quotidiennement aux prises avec de telles *décisions* : qu'il s'agisse, par exemple, des quiproquos, qui s'entretiennent grâce à deux implicites distincts qui glissent dans le « blanc » d'un dialogue, jusqu'à ce qu'une circonstance fortuite ne rende décelable l'incohérence inaperçue ; ou qu'il s'agisse de la présomption de bonne foi, dont le menteur abuse pour endormir les soupçons de son interlocuteur en effaçant soigneusement toute trace décelable de son mensonge.

L'une des manières de comprendre l'opposition entre les traces décelables et les traces indécélables consiste à l'appliquer sur l'opposition entre contenant (décelable) et contenu (indécélable) : le contenant contient peut-être son contenu, mais, tout d'abord, le contenu est indécélable *dans* le contenant. Dans cette perspective, l'identification entre contenant et contenu autorisée par le glissement concernant le mot information peut se comprendre comme une manière de notifier que l'association entre le contenant et le contenu est particulièrement stable et qu'elle est, en principe, toujours la même dans un contexte donné : le contenant (décelable) vaut exactement pour son contenu (indécélable). Nous sommes en présence d'une sorte

de *code*, et si le *je* qui parle emploie le même code que le *je* qui écoute, « tout » se passe comme si on pouvait oublier, d'un côté, l'oubli du sens dans les traces décelables grâce auxquelles il se manifeste, et, de l'autre côté, l'interprétation effective à laquelle le *je* qui écoute doit procéder pour reconstituer un sens vécu. Et, puisque le contenant (décelable) est supposé valoir exactement pour son contenu (indécelable), il devient inutile de s'embarrasser de cette redondance à l'identique, et les traces indécelables, à leur tour, peuvent être oubliées : en tant qu'expression standard, le code occulte la manifestation du sens, et en tant qu'interprétation standard, le code occulte l'interprétation effective requise pour entendre le sens dans les traces décelables.

Phénomène, trace, interprétation

En proposant d'approcher l'oubli du sens dans les traces décelables comme une manifestation, nous avons en même temps suggéré que le principe de ce schéma pouvait s'appliquer à d'autres sortes de manifestations, en particulier la manifestation des phénomènes au sens des sciences expérimentales. Pourquoi ce détour ? Parce qu'une partie des idéaux courants de positivité et d'objectivité est, à des degrés divers, modelée sur les résultats acquis dans les sciences prenant appui sur la quantification et la prédiction. Il est donc corrélativement important de comprendre ce qu'impliquent ces idéaux, dans la mesure où certaines implications sont, la plupart du temps, passées sous silence. Le raisonnement est le même que précédemment : si le phénomène doit être distingué de ses manifestations tangibles, recueillies, par exemple, comme écritures à l'occasion d'observations et de mesures, c'est parce que le phénomène, en place de *manifesté de la manifestation*, ne consiste pas en des traces décelables, et n'est donc pas, lui non plus, épuisable de quelque manière que ce soit en des traces décelables, de sorte que le phénomène se trouve *oublié* dans la manifestation à laquelle il donne lieu :



Il s'ensuit que « tout » se passe comme si le *phénomène*, côté réel, se manifestait de manière scindée en donnant lieu à des traces décelables *et* à des traces indécelables. Plier le réel à l'écriture, c'est recueillir des traces décelables « à la surface du réel », puis identifier ces traces à des écritures. Lorsqu'on plie le réel pour le recueillir comme écriture, les « blancs » de l'écriture appartiennent aussi à la manifestation.

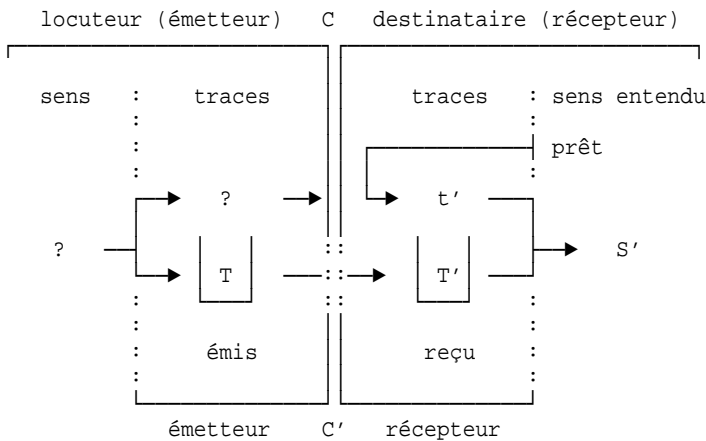
Le travail d'interprétation, côté observateur, n'est pas le même que dans le cas du sens, puisque les traces décelables ne sont pas supposées provenir d'une parole. Cependant, le principe général reste le même : le constat des traces décelables ne constitue un *fait* que dans l'exacte mesure où ces traces sont référées à un phénomène, c'est-à-dire qu'elles sont supposées produites par la manifestation d'un phénomène. Corrélativement, puisque le phénomène ne consiste pas en ces traces décelables, une interprétation est requise : elle pré-suppose un *prêt* (un ensemble de suppositions), avancé par l'observateur, qui permette de donner corps aux traces indécelables, et, partant, de reconstituer un hypothétique phénomène.

Que s'est-il donc passé depuis quelques années pour que le monde se soit soudainement mis à grouiller d'informations ? Aussi bien le monde dont parlent les sciences (non seulement en informatique, mais aussi en physique, en biologie, en sciences humaines, etc.), que le monde de notre quotidienneté. Le glissement du mot information se comprend comme précédemment : d'un côté, on oublie que le monde n'est pas écriture, et que les phénomènes sont oubliés dans leurs manifestations ; de l'autre côté, le travail d'interprétation des traces semble avoir disparu, de sorte qu'on croit voir le monde (ou le réel) « lui-même ». Lorsque la trace décelable est confondue avec le fait, on oublie qu'une trace n'est rien en elle-même. La distance entre la trace et le fait est liée à une *interprétation* de la trace, et l'établissement d'un fait requiert un *jugement* qui, implicitement ou explicitement, réfère la trace décelable à un quelque chose supposé, en place de manifesté, dont cette trace est supposée être une manifestation. Passer de la trace décelable au fait, c'est restituer la place d'un oubli lié à la

manifestation. La vision hallucinatoire d'un monde ou d'un réel grouillant d'informations provient de l'oubli de la distance d'interprétation qui sépare la trace et le fait ; mais elle est aussi le corrélat d'un autre oubli, celui de la distance qui sépare le manifesté de sa manifestation décelable. Ainsi ce monde grouillant d'informations accomplit-il fictivement le rêve d'un monde qui serait ultimement réductible à l'écriture, fictivement seulement, car il repose sur l'occultation corrélatrice de la manifestation et de l'interprétation.

Communication, transmission

Le glissement concernant le mot *information* ne reste pas isolé. Ainsi, par exemple, le mot *communication*, très présent dans le discours courant actuel, est lié à ce glissement, surtout dans le contexte de la communication d'informations. Reprenons encore le même schéma en modifiant les étiquettes :



Tantôt, la communication renvoie à la seule *transmission des contenants*, et se trouve restreinte (partie inférieure du schéma) à la transmission de traces (ou de signaux) décelables ; et tantôt la communication renvoie à la « *transmission* » des contenus (partie supérieure du schéma), et tend à mettre entre parenthèses la transmission des traces décelables.

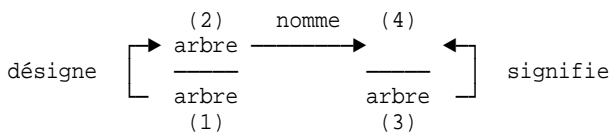
Dans le premier cas (partie inférieure du schéma), nous retrouvons l'acception physique du mot *information* qui intervient dans la théorie [physique] de la communication, qui est, en son principe, une théorie du signal, c'est-à-dire une théorie des transmissions. Cette théorie pose que l'émetteur et le récepteur sont séparés/reliés par un canal de transmission qui introduit un bruit (déformations, parasites, perturbations, etc.), de sorte que le récepteur n'est jamais certain que les signaux (les traces) qu'il reçoit sont bien celles qui ont été émises (d'où la différence éventuelle entre les traces ou les signaux émis 'T', et les traces ou les signaux reçus 'T'). Cette théorie requiert l'élimination préalable de toute considération relative au contenu ou à la valeur qu'il est éventuellement possible d'associer à ces traces ou à ces signaux. On notera que la raison fondamentale d'une telle théorie concerne le caractère inéliminable du bruit de la transmission : cette théorie vise en particulier à diminuer l'incertitude induite par ce bruit, sachant que cette incertitude est, en son principe, inéliminable.

Dans le second cas (partie supérieure du schéma), nous retrouvons le principe d'un code permettant d'occulter le travail d'interprétation. En effet, les contenus « ne passent pas », puisque « tout » se passe comme s'ils étaient des traces indécélables. Il ne se produit jamais la situation dans laquelle un émetteur transmettrait un « granulé de signification », grâce à un dispositif direct qui permettrait de transmettre les contenus sans transmettre les contenants. Mais, si on suppose que l'association entre les contenants (décelables) et les contenus (indécélables) est stable, et qu'elle est la même de part et d'autre, alors « tout » se passe comme si les contenants valaient pour les contenus, et la transmission des contenants pour la transmission des contenus. Corrélativement, le sens est rabattu sur la signification codifiée, et demeure en réserve sous l'expression et l'interprétation standard qui régissent le code.

Les glissements concernant *information* et *communication* entraînent dans leur sillage celui du mot *message*, qui est tantôt un contenant (décelable), et tantôt un contenu (indécélable). Une expression comme *faire passer le message*, par exemple, peut aussi bien s'entendre relativement au contenant qu'au contenu. Dans l'aire de la communication, il est de notoriété publique que « l'information ne passe pas », et que, de toutes parts, « il y a des problèmes de communication ». Ce qui, dans un tel contexte, ne saurait surprendre, puisqu'il n'y a de transmission ou de communication que concernant ce qui ne passe pas, ou ce qui passe mal.

Le repli

Le passage d'un sens vécu à des traces décelables, ou, à l'inverse, la reconstitution d'un sens vécu à partir de traces décelables, demeurent pour l'essentiel, énigmatiques, et ne se réduisent vraisemblablement pas à ce que la conscience peut en apercevoir. L'idéal, déjà ancien, d'une élimination des « ambiguïtés » conduit à un usage policé du langage qui pré-suppose un découpage (ou une granulation) du sens vécu en *significations* stables et individuées. Partant, on peut imaginer d'associer ces « atomes sémantiques » à des traces (mots, expressions, phrases, etc.), orales ou écrites, de telle manière qu'on puisse, dans la mesure du possible, admettre l'existence d'un *code* qui garantit un lien stable entre des traces et de tels « atomes sémantiques », c'est-à-dire des significations codifiées. Dès lors que cet usage policé du langage est en place, on peut admettre que « tout » se passe comme si le code assurait l'expression de significations pré-existantes : des contenants (décelables) sont associés à des contenus (indécelables). Approchons cela par un schéma à quatre places :

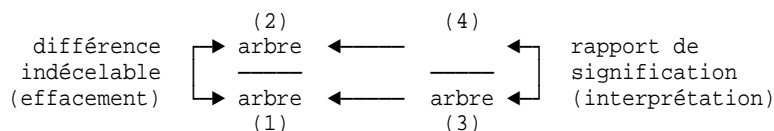


Le mot *arbre* (1) désigne le nom « arbre » (2) d'un « atome sémantique », lequel « atome » ne doit son existence qu'à se distinguer d'autres « atomes sémantiques ». Par ailleurs, le mot *arbre* (3) a effet de sens pour qui parle français, de sorte que cet effet de sens, qui est vécu (ou éprouvé), correspond au rapport entre une trace décelable (*arbre*) et « quelque chose » qui n'est pas une trace décelable (en place 4). Il s'ensuit que « arbre » (2) nomme ce qui « figure » en place 4 comme étant indécelable. Seul le lien de signification entre (3) et (4) appartient à la langue à *proprement parler*, c'est-à-dire en tant que la langue est une pratique effective vécue (ou éprouvée) ; les autres termes et liens sont relatifs à un usage policé du langage, et relèvent d'un savoir élaboré à cet effet.

Les termes (1) et (2) peuvent être remplacés par n'importe quelle autre trace, pourvu que le chemin permettant de revenir au terme (3), et donc à la signification (4), soit toujours conservé, à travers des tables, des dictionnaires, ou des banques de données, par exemple. À l'exception de l'effet de sens (3-4) relatif à la pratique effective d'une langue, tous les autres liens concernent la forme, c'est-à-dire des rapports établis entre des traces décelables. En faisant *glisser* les deux schémas (1-2) et (3-4) l'un sur l'autre, on obtient non pas la correspondance entre le mot *arbre* et un concept ou un dessin d'arbre, mais :

signifié : arbre
 signifiant : arbre

Tout est prêt pour traiter les significations comme des noms d'« atomes sémantiques ». On pourra dire alors, dans le cadre du découpage et des règles instituées par un tel code, que le mot *arbre* signifie « arbre ». Le procédé qui consiste à choisir arbitrairement comme nom d'« atome sémantique » (place 2) la même trace décelable que le mot (en places 1 et 3) a donc un « rendement » remarquable qui mérite d'être souligné : l'effet de sens (3-4), c'est-à-dire le rapport de signification à *proprement parler*, vécu ou éprouvé, rapport qui ne peut pas s'inscrire en tant que tel puisqu'il se traduit, dans les écritures, par le rapport entre une trace décelable et une trace indécelable, se trouve projeté sur le rapport (1-2), qui correspond au rapport entre deux traces décelables qui, en apparence, coïncident, de sorte que la différence entre ces deux traces est indécelable :



Tout le travail d'interprétation (3-4) impliqué par le fonctionnement du code se projette ainsi sur la *différence indécelable* (1-2). À l'issue de ce glissement, il ne reste plus rien d'effectif, vécu ou éprouvé, et les « atomes sémantiques » vont pouvoir être traités comme des formes, c'est-à-dire comme des traces décelables. Le rapport (1-2), que nous regardons ici comme une *différence indécelable* et qui, à ce titre, pourrait être oublié (*c'est la même chose !*), s'interprète comme une *différence de statut* : les traces sont peut-être apparemment les mêmes, mais elles ne remplissent pas le même rôle. En (1) le mot *arbre* tient le rôle d'un *contenant*, tandis qu'en (2) le mot « arbre » tient le rôle d'un *contenu*. Dans un tel usage codé et policé du langage, le contenu du contenant *arbre* est

« arbre », ce qui constitue une raison suffisante pour qu'on puisse admettre que le contenu du contenant *information* est « information ».

L'usage codé et policé du langage tend à effacer son propre travail, et, par conséquent, à présenter comme *évident* le découpage du monde que la granulation du sens en « atomes sémantiques » implique en amont : champ sémantique, domaine d'activité professionnel, catégories d'analyse, etc. Peu à peu, un tel usage codé et policé du langage rétroagit sur notre manière de voir le monde, qui paraît à ce point pré-découpé selon les pointillés des « atomes sémantiques », qu'il se livre directement et sans intermédiaire décelable, grouillant d'informations qu'on peut extraire comme les graviers d'une rivière. Ne restent que les exceptions.

L'effectivité, le lien

Nous avons raisonné dans les deux cas extrêmes où l'écriture est soit l'enregistrement graphique de paroles prononcées par quelqu'un, soit l'affleurement d'un réel plié à l'écriture. Mais, dans beaucoup de circonstances, nous sommes en présence d'écritures dont l'origine nous demeure partiellement ou totalement inconnue ; un texte écrit n'est pas nécessairement l'enregistrement d'une parole ; un texte peut ne pas avoir été rédigé par une seule personne, etc. Le point essentiel nous semble être de comprendre que la lecture et l'interprétation d'un texte requiert la supposition d'un sens, qui, en tant que tel, n'est ni trace ni écriture, mais dont ce texte est supposé être la manifestation. Si nous avons dit, jusqu'à présent, que le sens était vécu ou éprouvé, il convient maintenant de comprendre plus généralement que le sens supposé par une interprétation est *effectif*, et que rien n'implique nécessairement que cette effectivité doive être vécue ou éprouvée par quelqu'un : l'effectivité du sens est attribuée à l'*auteur* supposé du texte. Le texte serait, dans ces conditions, à la fois du côté de la parole quant au sens, et du côté du réel quant à sa provenance supposée. Corrélativement, si nous comprenons l'interprétation comme une sorte de symétrique de la manifestation, alors une interprétation est aussi une manière de re-liaison un texte au sens dont il est supposé provenir, pour rendre de nouveau ce sens effectif *hic et nunc*, et renouveler, en tant qu'acte d'interprétation, sa venue à la forme.

Informatiser, se servir de l'informatique comme d'un outil, c'est d'abord oublier le monde pour le recueillir dans un univers de traces. Et, tandis que cet univers est souvent compris comme l'apogée du tangible et l'accomplissement le plus abouti de la positivité, nous voyons au contraire que sa possibilité gît dans un montage soigneusement agencé de glissements et de jeux d'écritures, qui permet aux interprétations d'être substituées d'autant plus facilement les unes aux autres que les traces sont, en apparence, toujours les mêmes, et que le travail des interprétations est le plus souvent recouvert par les évidences qui permettent à ce montage de fonctionner. Aussi, dès qu'on parvient à franchir l'écran que la référence aux nouvelles technologies vient fréquemment interposer, l'informatique nous permet-elle d'approcher, ou de ré-approcher, quelques aspects de notre rapport à l'écriture.

Dire que le monde n'est ni discours ni écriture, c'est dire que nous ne recueillons le monde, dans le discours ou dans l'écriture, qu'oublié. Quelque chose du monde ou du sens reste en réserve dans les traces grâce auxquelles nous recueillons le monde et le sens. Et, à cet égard, nous sommes séparés du monde. Mais dire que ce quelque chose qui reste en réserve vient cependant à être recueilli comme trace indécélable, ou comme parole qui fait défaut, ou comme une écriture qui ne peut pas s'écrire, c'est souligner que notre lien au monde passe par l'effectivité d'une interprétation, vécue ou éprouvée, qui n'est pas de pure forme, comme possibilité d'être re-liés au monde. Le lien, indissociablement, sépare *et* relie. Faire retour sur le langage et sur l'écriture, c'est aussi faire retour sur notre lien au monde.

